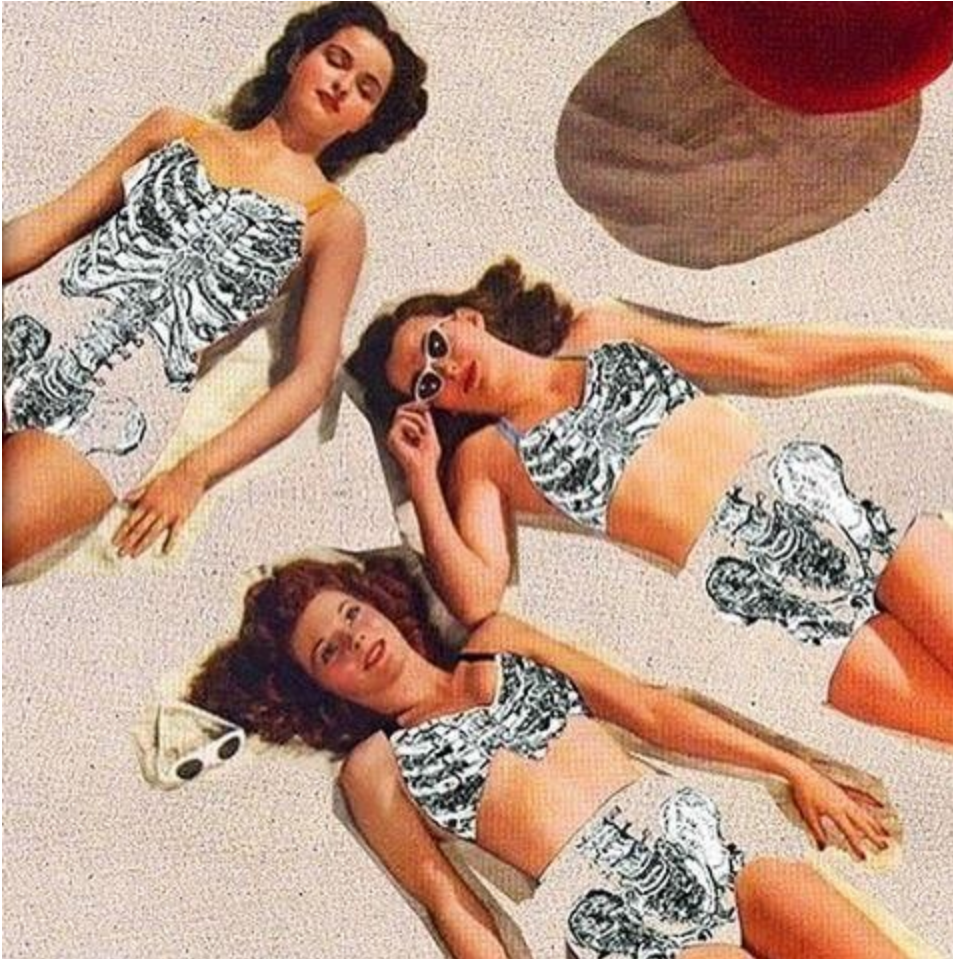


Elles auraient pu pourrir là où elles sont tombées

Écriture orale à 3 voix

De et avec Julie Boitte, Catherine Pierloz, Octavie Piéron



© Tout droit réservé

Écriture, interprétation : Julie Boitte, Catherine Pierloz, Octavie Piéron
Lumières : Octavie Piéron
Durée : 1h15
Contact : os-et-racines@protonmail.com

1 Le spectacle

Elles sont trois.

Trois conteuses aux parcours singuliers, pour quatre récits de femmes qui un jour se heurtent au sens de la vie et partent à leur insu sur les chemins de traverse.

De graine en arbre, de ville en forêt, de solitude en multitude, trois funambules dansent au-dessus des gouffres et osent aller tutoyer le destin.

C'est l'histoire de trois figures mythiques qui questionnent soudain l'immuable et se tournent vers les humain.e.s ;

C'est l'histoire d'une femme, jeune, qui cherche sa propre voix, son identité, peu importe les conséquences ;

C'est l'histoire d'une femme, mûre, qui chemine persuadée de rater sa vie, par lâcheté ;

C'est l'histoire d'une femme, vieille, qui se laisse une dernière fois emporter par la vie avant de la quitter ;

Il s'agit d'enterrer un cahier, de peindre ses souvenirs et de brûler ce qui doit disparaître. Les histoires semblent distinctes mais dans l'écho résonnent, avec humour et un regard acéré, le geste des Parques, qui tirent, filent et coupent la matière même de ce qui fait les vies et les histoires.

Trois paroles singulières pour dérouler un fil, chacune le sien, et tisser avec celui des autres une toile de ce qui fait nos choix, nos errances, et nos chemins.

Entrer en résonance, déployer les possibles, sans faire de compromis.

Un oratorio à trois voix, où chaque parole sonne comme une nouvelle façon de faire face à la vie, avec ses particularités, son ampleur, son humour et sa profondeur.



2 Note d'intention

Nous étions chacune dans un creux, un entre-deux, un no man's land, une friche, un moment dans notre vie où on hésitait sur ce qui pourrait bien encore se passer.
On le sentait dans nos os.

L'entre-deux que chacun.e vit dans sa vie n'est pas quelque chose de valorisé. Car il faut produire, créer, être de bonne humeur et savoir où on va, tout le temps. Surtout ne pas se poser. Car l'arrêt est vertigineux : pourra-t-on encore redémarrer ?

Alors on s'est interrogé. Qu'est-ce qui dans une vie marque une fin ? Un commencement ? A quel moment est-ce la même chose ? Quels sont les chemins que l'on emprunte sciemment et ceux qui se dessinent à notre insu ? Et quand les chemins disparaissent, faut-il s'enfoncer plus avant ou attendre le printemps ?

Patiemment nous avons observé, cheminé, discuté, et très vite nous avons écrit ensemble. Au rythme de nos échanges, se tissaient des récits que nous regardions grandir à mesure que nos vies prenaient des tournures annoncées ou inattendues.

Nourries d'un désir dont nulle ne savait alors que faire, nous écrivions sur ce temps, cette latence, où les choses frémissent sous terre, quand la surface n'est pas encore prête à accueillir le changement.

Sur ce champ des possibles, vu comme désespérément vide et en même temps jachère fertile pour un foisonnement à venir.

Sur ce temps qui se déroule une fois que la naissance a eu lieu.

Sur la vie qui prend une autonomie inattendue. Sur la peur de « se rater ».

Sur la fin qui se fait libératrice quand elle laisse la place au nouveau et à l'inconnu.

Nous nous regardions essayer, forcer, filer, peiner, observant en miroir et dans un sourire ce qui cheminait en chacune, relevant aussi bien les géographies souterraines qu'écrivant l'impatience de l'éclosion. Et au contact des autres, nos récits se sont enracinés dans un terreau commun, reprenant ici un motif, s'imprégnant des questionnements de telle autre, riant de l'évidence de nos errances et, sans jamais renier la singularité de nos écritures et de nos paroles, nos récits ont commencé à tisser une toile cohérente. Avec dans le fond, l'émergence de la figure des Parques. Et si même les maîtresses du destin se mettaient soudain à douter ?

Toutes les trois, nous étions donc dans une période de latence.

Impatientes que quelque chose de nouveau émerge, se déroule, et meure.

Ce spectacle en est la mise en abîme.

Nous avons tissé un fil.

Un fil résolument contemporain et pourtant vieux comme le temps.

Nous n'avions pas prévu les méandres qu'il proposerait.

Mais nous arrivons à bon port.

Pour reprendre la route. Et suivre un autre fil. Encore.

3 La forme

Ce spectacle est conçu comme un diptyque.

Dans **un premier temps**, le spectacle s'ouvre sur un tableau qui a une **dimension mythique**, dans un dispositif qui rappelle le chœur antique.

Nous y évoquons les Parques, déesses romaines du destin, qui tirent, déroulent et coupent le fil de la vie de chaque être humain.e, de sa naissance à sa mort, avec implacabilité.

A travers ces figures nous interrogeons l'universalité des questions qui nous traversent.

Que se passe-t-il avant que quelque chose ne se passe ?

Où sont les friches dans nos vies ?

Et à force de scruter les chemins, n'oublie-t-on pas tout simplement de vivre ?

Le dispositif de cette première partie est une lecture à trois voix.

A l'image des Parques, observatrices impartiales des destins humains, nous nous tenons immobiles et droites derrière trois pupitres. Nos paroles s'entremêlent dans une écriture polyphonique et collective, scandée par une ritournelle s'amusant de l'immuabilité de la tâche et du cycle.

La lecture permet d'appuyer l'idée que le récit est celui de « ce qui a toujours été », et d'accentuer la surprise de soudain le briser. Les Parques descendent de leur piédestal, démissionnent, quittent la scène et laissent aux humain.e.s la tâche de trouver leur propre chemin.

S'ouvre alors un **deuxième temps**, cœur du spectacle : changement d'ambiance, abandon des pupitres et plongée dans le monde humain et l'univers de chaque conteuse, en trois tableaux consacrés aux **récits singuliers de trois femmes**. Chacune développe son histoire, dans des récits résolument contemporains, questionnant, telle une Parque de notre temps, ce qui germe, ce qui vit, ce qui meurt.

La scénographie est épurée. Nous nous faisons diseuses de vies. Nos manières de raconter sont diverses. Nos écritures se font écho et s'entrechoquent. Nous ne cherchons pas la vibration des mots aux mêmes endroits, mais nous interrogeons les mêmes eaux troubles où les vies bifurquent, se tordent, se choisissent une voie. Quand l'une raconte, les deux autres se font témoins complices et attentives, dans l'ombre d'une scène plongée dans la pénombre, où ne brillent que quelques ampoules, tour à tour constellations où se lisent les destins et souvenirs de veille tardive à l'heure des grands choix.

Ces trois chapitres sont ponctués d'extraits de chansons electro-rock du vingtième siècle pour marquer la rupture une fois le mythe brisé, et ancrer résolument nos récits dans la contemporanéité. C'est un appel aux spectateurs à nous suivre pleinement dans chaque nouvel univers qui s'ouvre à eux. Nous avons soigneusement choisi des chansons de musiciennes et chanteuses aux personnalités fortes et aux voix puissantes (Niagara, Nina Hagen, Rebeka Warrior, Nina Simone) comme un écho et un clin d'oeil aux choix et aux errances de nos héroïnes.

4 Nos inspirations

- La mythologie grecque, en particulier les figures des Parques et l'idée que les grecs se faisaient du destin.
- Les contes merveilleux, et la part de rituel et d'imprévu qu'il y a dans toute quête d'initiation. Où comment apprendre à se défaire si l'on veut muter.
- Les poètes et leur art en une phrase de retourner le monde. Ils sont nombreux à nous inspirer alors nous citerons aussi bien Sylvia Plath et Emily Dickinson que Jacques Prévert ou Rainer Maria Rilke.
- Des romanciers et ce qu'on doit à leurs styles si particulier, tel que Laurent Mauvignier ou Karen Blixen.
- Des auteurs et essayistes qui ont en commun de ne jamais oublier la poésie même quand ils formulent une pensée ou une analyse tels que Anne Dufourmantelle ou Claude Régy.
- Nos discussions en forme de séance de dissections à trois sous les arbres et dans les bars de Bruxelles pendant des mois et des mois, de ce qui fait notre commun de mortelles comme nos si précieuses différences.



Image : Stefanos Papazapraidis

5 Extraits

Extrait 1 (Choral)

(...) Patiemment tu accumules la matière,
donnes de l'air,
tresses et enroules et tires un peu plus ton fil.
Le corps immobile,
les doigts animés d'une vie propre.
les doigts tordent.
La bobine tourne,
et se dévide sur le sol.
Quand tu as suffisamment de fil,
tu le vérifies sous toutes les coutures.
tu lui fais prendre des virages,
une ou deux torsions,
tu testes sa solidité,
son élasticité,
et tu lui choisis un sens.
Et puis tu coupes
Et patiemment, tu recommences.

Extrait 2 (Choral)

(...) Ont-elles entendu les walkyries entonner le chant du crépuscule des dieux?
Ont-elles perçu le grincement des astres? // Ont-elles vu monter les nuages de cendres épaisses? //
Ou peut-être ont-elles entendu le chant d'un oiseau? // Ou vu la pierre de la vasque se fendiller? //
Ou senti un parfum d'une fleur?

Ou bien le mouvement est-il venu d'elles seules, un mouvement d'une évidence qui n'autorise aucun questionnement?

Toujours est-il qu'elles ont relevé la tête, toutes les trois en même temps,
et quand leurs regards se sont croisés, c'est toute la lumière qui a changé.
La lumière et le silence.
L'atmosphère n'avait plus la même épaisseur.
Elles ont ralenti leurs mouvements, suspendu leurs gestes, raréfié leurs élans.
Une dernière fois le fil a été tiré
Une dernière fois un chemin a été tracé
Une dernière fois le fil a été coupé.

Et elles ont arrêté. (...)

Extrait 3 (Julie) :

La ville. Au-delà de la falaise.
Petite ville portuaire. Touristique.
C'est vendredi.
C'est la nuit. Les rues s'animent.
L'air est doux.
Une fête. Elle y va.
Elle danse.

Elle a chaud. Elle est pieds nus. Elle est bien.

On vient lui parler.

- « Tu fais quoi ici ? » « Tu restes combien de temps ? » « Tu fais quoi dans la vie ? » « Tu veux quoi ? Tu cherches quoi ? » « T'es heureuse toi ? Hein ? T'es heureuse ? »

Qu'est-ce qu'ils lui veulent ? Elle n'a rien demandé.

Son coeur qui cogne. Ça tourne en boucle dans sa tête. Ça fait trembler ses mains.

Ses bras sont des branches, écorce dure et craquelée. Mais elle ne veut pas casser.

Elle ne veut pas penser.

Elle veut tout oublier.

Elle veut tout enfouir.

Elle a tout essayé mais elle n'y arrive pas.

Ces tiges souples qui s'insinuent partout, fleurs blafardes et livides qui l'enveloppent comme un linceul, la noient comme un ras-de-marée.

Qui la contiennent aussi, pour qu'elle ne se brise pas, comme on emmaillote un enfant hors de lui pour qu'il sente les limites de son propre corps et qu'il soit rassuré.

Il lui faut des bras, des bras comme des racines, qui calment.

Pas des bras qui enferment pour toujours.

Pas des racines qui retiennent, qui pèsent, qui accablent.

Elle ne veut plus laisser les phrases des autres prendre le pouvoir.

Elle ne veut plus de cette dépendance.

Ne plus s'étourdir.

Garder les yeux ouverts. Rester éveillée.

Extrait 4 (Catherine) :

Magriet est entrée dans sa vie d'adulte comme une errante. Elle a erré la plus grande partie de sa vie, dans des décors surannés, auprès de personnes qui lui ressemblaient. Elle a erré quotidiennement de son appartement au Mozart Café pour son Capuccino de 17h accompagné d'un apfelstrüdel avec Schlagsahne. Elle a erré presque chaque soir du Mozart Café à l'Opéra où elle sanglotait discrètement en écoutant les récits de ces personnages qui vivaient et mouraient sur fond de violons et de cuivres, transcendés par leurs passions.

Margriet faisait parfois des rêves étranges où elle flottait au cœur de gigantesques structures qui se déployaient dans l'espace. Ce n'étaient qu'assemblages de lignes et de courbes, comme des néons clignotants dans une immensité qui n'aurait rien signifié sans ces traits inter-reliés. Dans ses rêves, toujours, elle cherchait à se trouver une place au sein de ces configurations abstraites, mais, toujours les formes se déplaçaient, souples et lentes comme des poissons lumineux des fonds sous-marins, et elles la laissaient perdue dans les trous noirs du cosmos. Elle se réveillait, convaincue d'errer dans l'ornière de ce qu'aurait dû être sa vie. Ce qui la chagrinaient était cette question effroyable, qu'elle n'osait d'ailleurs pas véritablement se formuler, qu'elle se chuchotait aux lisières de ces nuits desquelles elle échouait à demi-inconsciente : « Suis-je en train de rater ma vie ? ».

Extrait 5 (Octavie) :

(...) La petite vieille s'ébroue, se secoue, se relève : entend ses très vieux os craqués. Du haut de son 24e étage, de derrière sa baie vitrée elle jette un dernier oeil à l'arbre peint sur le mur là bas avant de se détourner. Ses pas résonnent étrangement sur la moquette de l'appartement vidé; elle s'en va, et cela va sans dire elle le fait sans se retourner, cet appartement elle ne l'a même pas vraiment aimé, elle se baisse, petit bout de femme frêle, qui résiste encore pour ne pas se courber, elle prend sa dernière valise, cuir et vestige d'une époque oubliée, c'est fou une vie prend si peu de

place une fois qu'on se décide à la quitter, elle éteint la lumière, ferme la porte, prend l'ascenseur à son âge on oublie de suite l'escalier, ouvre encore une fois la boîte aux lettres qu'elle sait pourtant avoir 18 fois déjà vidée, passe la porte et la laisse se refermer sur l'immeuble où elle ne mettra plus jamais les pieds.

“Mangez sur l’herbe, Dépêchez vous. Un jour ou l’autre L’herbe mangera sur vous.”

le vieux poème lui revient soudain en mémoire tandis qu'elle marche lentement le long des larges trottoirs, et ses yeux plongent vers le sol, vers ses pieds - elle qui n'a pas voulu prendre la voiture qui se proposait pourtant de l'accompagner, elle a dit avec ce petit restant de fierté : “une dernière fois encore marcher”- Ses yeux tombent vers le sol et au souvenir du poème elle revoit les herbes folles, recouvertes de gravier, enfouies sous de vieux pavés, eux même, recouverts de béton et d'asphalte, et toute à ses pensées des strates de la ville enfouies sous les trottoirs, elle n'entend pas tout de suite les premières notes de musique, au loin, résonner ;

un violon dont on frotte l'archet

comme pour tester le silence.

un coup, deux coups....

et le violon s'élançe.

(...)

6 Équipe artistique

Écriture et jeu :

Julie Boitte
Catherine Pierloz
Octavie Piéron

Julie Catherine et Octavie se rencontrent en ateliers et sur la scène, et se découvrent animées d'un même désir d'écriture contemporaine mêlé d'amour pour la poésie, le conte et les arts de la parole. Elles décident alors d'écrire ensemble et de confronter leurs pratiques dans le but de les enrichir et de les bousculer.

Et quand elles ne sont pas réunies autour de trois carnets et d'une bouilloire fumante :

Julie Boitte: Après des études universitaires en psychologie clinique et 7 ans de pratique en psychiatrie en Belgique, puis une formation en art-thérapie à Paris, Julie Boitte devient conteuse. Son intérêt se porte depuis et toujours sur la lisière entre les mondes: folie/norme pour le spectacle "Celle qui avait une plume", imaginaire/réel pour le spectacle "Antre[s]", notamment. Elle reçoit la bourse du Fonds Belge de la Vocation en 2006 et participera au Labo de la Maison du Conte de Chevilly-Larue en région parisienne jusqu'en 2010. Expérimentant des pratiques diverses notamment en collectifs d'artistes, sa ligne de crête reste la recherche de la vibration du récit porté sur scène. Sa rencontre avec le conteur Didier Kowarsky fut en cela décisive, suivie récemment par les expérimentations avec la conteuse Myriam Pellicane. Julie Boitte tourne en Belgique, en France et au Québec dans des festivals, des théâtres, des médiathèques, des conventions de Fantasy, en milieux de soins et dans des lieux incongrus tels que des catacombes ou des châteaux en ruine. Elle donne des formations depuis 2016 et accompagne les projets d'autres artistes. Julie Boitte a aussi créé et été co-directrice artistique des Dimanches du Conte de Bruxelles de 2009 à 2015. En 2014, son travail a été suffisamment remarqué pour faire partie de Babel Express, série documentaire sur les artistes, coproduite par Arte et la RTBF

Catherine Pierloz : liseuse, raconteuse, écrivaine, depuis toujours. Se cherche la juste place à l'intersection de ces trois prédispositions. Conteuse, donc. Très concernée par la légèreté des formes. Très concernée par une notion presque artisanale du travail artistique. A appris l'art du conte, dans son essentiel, par Michel Hindenoche. Se joue de différentes manières du répertoire de littérature orale : réécriture à partir du mythe (*Cassandre*), tissage de contes et de récit de vie (*Ma grand-mère avait des doigts de sorcière*), navigation entre contes traditionnels et textes contemporains (*Animale*), diseuse de contes de sagesse en mode cartomancienne (*Tarot Conte*), écriture contemporaine polyphonique (*Elles auraient pu pourrir là où elles sont tombées*), poème pour forêt (*Dehors!*). Ses préoccupations actuelles sont tournées vers la rencontre ambiguë entre le merveilleux et la géopoétique (selon Kenneth White). Des souterrains au monde blanc, donc.

Octavie Piéron : a commencé le théâtre comme comédienne à Paris ce qui l'a mené par le hasard des rencontres, dans de grands théâtres en Iran et de tous petits théâtres à Paris. Passionnée par la voix et le corps elle suit de nombreuses formations de clown et de chant polyphonique et travaillent sur plusieurs créations radiophoniques notamment à France Culture. Son intérêt pour tous les aspects d'une création lui vaut d'intégrer l'Insas en mise en scène, où elle travaillera notamment deux formes : *l'Hydre* d'Heiner Muller avec quatre comédiennes et

une marionnette et *le Terrier* d'après Kafka, création pour cinq comédiennes et un couloir de quarante mètres, spectacle de fin d'étude pour lequel elle recevra la bourse d'excellence Marie Paule Delvaux Godenne. A sa sortie, son amour des belles images et du travail de troupe l'entraîne à travailler régulièrement comme créatrice lumière dans des collectifs où elle prête son regard de mise en scène, mais elle n'oubliera jamais de jouer notamment sur Sibylle, de et avec Céline Beigbeder, participera à la création de plusieurs fictions radiophoniques aux Acsr notamment avec Luvan, et ira performer aux côtés de Lucille Calmel et pour Crash Test. N'arrétant jamais de chercher du côté du corps et de l'écrit, elle participe à de nombreux ateliers d'écriture (auprès de Milady Renoir et de Véronika Mabardi), mène des ateliers de recherche théâtrale (*Mon Grenier est une forteresse imprenable*), dit quand elle peut des choses à la radio et s'obstine encore et toujours à travailler son corps et ses écrits.

Merci aux regards bienveillants de :

Michel Villée, Christine Horman, Emmanuel De Loetul, Valérie Bienfaisant, Valérie Briffod, Pépito Matteo, Daphné Hillaire, Eric Remacle, Laurent Bramardi, Maroussia Podkosova

Création Lumière :

Octavie Piéron

Régie Lumière et Son :

En cours



7 Création et calendrier

Août 2016

premières rencontres

A partir de juin 2017

Rencontres d'écriture régulières en vue de la création

10 mars 2018

Présentation d'un extrait de 20 minutes lors des « Histoires Provisoires » à la Maison du Conte de Chevilly-Larue

27 mai 2018

Création lors des Dimanches du Conte de Bruxelles

2018-2019

latence, notamment après une naissance

Février 2020

Prise de contacts pour la saison 2020-2021

Juin 2020

Résidence à Chiny

8 Fiche technique

Prix : 1300 euros + frais de transport

Lieu :

La création s'est faite en salle équipée avec :

Plateau : Boîte noire pendrillonnée à l'allemande. 3 pupitres avec lampes (amenés par la cie). Une chaise et un tabouret bas (à fournir)

Lumière : 8 ampoules sur douilles (amenées par la cie)

5 PC/fresnel & 5 Par 64 au gril + Lumière Public (à fournir)

14 circuits + Public contrôlés en DMX

Son : système de diffusion sonore en façade. (à fournir) La cie fournit une clef USB contenant les musiques du spectacle.

Notes : Il nous est possible de nous adapter dans des lieux plus atypiques sous réserve que les conditions suivantes soient respectées : silence et possibilité d'obscurité.

Affinité : vieilles pierres et lieux abandonnés.

En tous les cas : nous contacter